

LIGNE

chaque jour au même endroit j'ouvre grand la bouche

Annie Lafleur

Octobre 2022

TRIC TRAC



le bruit des choses heurtées

n° 72

Comité de rédaction

Félix Beaudet
Maryka Bolduc Proulx
Nancy Diallo
Oscar Harimanana
Léa Hains
Nelson Holland
Mouktar Houssein
Thomas Lalande
Mariane Lebeau
Bilie LeBlanc
Catherine Leblanc
Ariane Legagneur
Victor Aymé Lesage
Alix Maksymjuk
Marillalys
Alexe Martin
Ilyass Mofaddel
Teodora Radicevic
Florence Tardrew
Marie-Laurence Therrien

Comité d'édition

Nancy Diallo
Ariane Legagneur

Crédits photographiques

Nancy Diallo
Léa Hains
Martine Lampron
Ariane Legagneur
Alix Maksymjuk
Teodora Radicevic

Professeur-e-s

Luc Bouchard
Simon Bourgoïn-Castonguay
Alexandre Piché
Marie-Eve Sabourin-Paquette

Collaboration

Martine Lampron

Conception graphique

Dominique Rivard

La revue littéraire *Tric Trac* est publiée par le CANIF, en association avec un comité mixte d'étudiant-e-s du profil Création littéraire et de professeur-e-s de français. Elle paraît quatre fois par année.

Tou-te-s les étudiant-e-s du cégep du Vieux Montréal peuvent soumettre des textes (créés à partir des ateliers et des thèmes proposés par le comité de rédaction, ou non). Ces textes peuvent être en prose (maximum 400 mots) ou en vers (maximum de 50 vers).

Parution du prochain numéro : décembre 2022

Faites parvenir vos textes (fichier Word) par courriel à trictrac@cvm.qc.ca.

N'oubliez pas d'inscrire votre nom, votre numéro de téléphone et votre matricule.

Le CANIF est ouvert du lundi au vendredi, de 9 h à 16 h.

Tric Trac n° 72

Volume 21, numéro 1

Octobre 2022

© Tous droits réservés aux auteurs et au CANIF,
le Centre d'animation en français du cégep du Vieux Montréal.

Renseignements : 514 982-3437, poste 2164

Dépôt légal : octobre 2022

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Éditique : Communications CVM

Impression : Reprographie CVM

Ce numéro de *Tric Trac* est accessible sur Internet :
www.cvm.qc.ca

(3837)



TABLE DES MATIÈRES

notre invitée

ANNIE LAFLEUR

LIGNE

MARIE-LAURENCE THERRIEN

ILYASS MOFADDEL

MOUKTAR HOUSSEIN

NANCY DIALLO

MARYKA B. PROULX

BILIE LEBLANC

ALEXE MARTIN

ALIX MAKSYMJUK

FÉLIX BEAUDET

SALMA-LOU NAJARI

FLORENCE TARDREW

OSCAR HARIMANANA

ARIANE LEGAGNEUR

THOMAS LALANDE

CATHERINE LEBLANC

VICTOR AYMÉ LESAGE

TEODORA RADICEVIC

LÉA HAINS

MARILLALYS

MARIANE LEBEAU

NELSON HOLLAND



notre invitée

ANNIE LAFLEUR

PRÉSENTATION

La ligne, cette unité fondamentale du texte, qu'on oublie le plus souvent.

La ligne. Tel un dessin parfois, une toile sur la page, en vers ou en prose. Tel blanc, tel tiret – telle rupture dans la phrase : une ligne qui ne saurait être droite.

La composition qui suit, mais aussi de nombreux textes du présent *Tric Trac*, sont le résultat d'un atelier d'écriture donné par la poète Annie Lafleur, autrice invitée qui a publié notamment, au Quartanier, *Ciguë* (2019, finaliste au prix Alain-Grandbois et au Prix des libraires du Québec), et *Bec-de-lièvre* (2016, finaliste aux Prix littéraires du Gouverneur général et au Prix des libraires du Québec).

Nous la remercions pour sa générosité et laissons ses mots introduire ce numéro.

Lors de cet atelier (bondé !), nous avons exploré la notion d'ouverture en poésie, et plus précisément, le vers liminal. Il s'agissait, pour les participantes et participants, de composer un seul vers percutant, à l'image d'une affirmation de soi. L'atelier fut un succès à en juger les remarquables vers consignés dans ce poème collectif ! J'aimerais remercier les poètes pour leur enthousiasme, leur curiosité et leur participation active. J'en garde un très beau souvenir. — Annie Lafleur

Je me noie sous le pelage blanc, les mots poignardant,
d'un monde au cœur brisé.

Je perds sévère, j'en perds mes vers, mais j'ai un père
sévère, donc je persévère pour percer vers... l'infini.

Je hurle sous ce poids, ma voix devient plume.

Je fige, lui il court, ramène tes jambes et ton corps suivra,
ou je crèverai aussi.

Je balafre ces magazines pour divorcés, les mains jaune
soufre.

Je commémore les vestiges de ma première demeure,
repose en paix chère mère.

Je vomis mes poumons et me noie dans les bras d'une
foule affamée.

Je suis en pleine expansion, en plein essor, mais je crains
la rupture, la déchirure.

J'absorbe la fontaine de ton alcoolisme, je gicle de la
margarita.

De boue, je m'endurcis, fier et fou, sali.

Funambule funeste, je file mon fil jusqu'à ma fin.

Je supporte son regard et, peu importe sa pensée, je reste
moi.

Je parle la bouche fermée, ma langue m'étouffe.

J'attrape la mort sûre, baiser sans crocs du serpent.

Je me propulse par la fenêtre, je prie de tomber dans le bac
de recyclage.

Je pousse du pied les vases, l'argenterie de l'air ambiant.

Ordre de parution :

Ariane Legagneur, Ilyass Mofaddel, Léa Hains,
Salma-Lou Najari, Alix Maksymjuk, Nancy Diallo,
Oscar Harimanana, Frédéric Bergevin-Martin, Maryka
B. Proulx, Félix Beaudet, Bilie LeBlanc, Marillalys, Marie-
Laurence Therrien, Catherine Leblanc, Justin Bastos,
Alexandre Piché.

LIGNE



RAVALÉE
Marie-Laurence Therrien

Je ne chante plus.
Ma voix s'est

envolée

perdue perchée pendue
derrière l'arbre
austère
elle se lamente
en silence
jalouse des oiseaux
qui n'y pensent
jamais deux fois –
dégoûtée
je l'ai traitée
comme une main
malade
à bout de moi
et sans jamais
la remercier.

LA LIGNE NOIRE

Ilyass Mofaddel

Une ligne. C'est tout ce qui séparait les deux régions. Lorsqu'on la traça, nul n'aurait cru que ce trait noir changerait tant le monde. Pourtant, les nuages dédaignèrent de la traverser. Le soleil s'abattit avec plus d'ardeur du mauvais côté et la terre y vieillit, s'asséchant et se ridant.

Pedro Mono, l'un des malheureux du mauvais côté, comprit la tragédie très jeune. C'était une nuit aussi sèche que les autres. Il lisait un livre d'histoire intitulé *De la Ligne* et, quand ses yeux effleurèrent un passage, le bouquin glissa de ses mains. Pour la première fois du mauvais côté, il plut sur ces pages qui racontaient le plus horrible récit comme la plus inévitable réalité. Depuis cette sordide soirée, chaque parcelle de son corps était obsédée par le problème et chaque minute de son temps libre était consacrée à le régler. Dans sa cour, le marmot commença à assembler des effaces trouvées par terre. Et avec son maigre argent de poche, il dégarnit le papetier du village – dont il était le seul client. La première année, son montage ne dépassa pas la taille d'un ballon de soccer, mais le petit Pedro voyait grand. Au bout d'un long moment, sa pile fut assez grosse pour y sculpter un triplex. Pedro était prêt, il accrocha l'énorme amas de gomme qui s'élevait sur une dizaine de mètres à son tracteur, tourna les clés du moteur, puis roula jusqu'à la frontière. Alors débuta un long voyage qui le mena jusqu'au bout de la ligne. Lorsque, le réservoir vide et le cœur plein, il regarda derrière lui, l'aube se levait sur un paysage sans ligne. Pedro sourit. Il voyait déjà les gens de l'autre côté de la ligne devenir les gens de ce côté de

la ligne et bientôt, on oublierait même qu'une ligne eut existé, car les nuages, portant leur valise pleine de pluie, déménageraient sur cette terre et le sol y rajeunirait. Oui, tous auraient droit au bonheur.

Les gens commençaient déjà à franchir les anciennes barrières. D'ailleurs, un groupe courait vers Pedro avec beaucoup d'ardeur. À la vue de leurs bras tendus, ils allaient sûrement le remercier. Pedro tendit les bras à son tour et ferma les yeux, s'empêchant de voir les matraques à leur ceinture et les lignes noires sur leur poitrine où était indiqué : « garde-frontière ».

ENFANTS DE BALBALA

Mouktar Houssein

soudain le sablier s'arrête
sur la ligne d'une colline orpheline

mon corps se vide d'une vie
et je remâche des chemins
(boum)

on est saisi, à l'improviste
sans savoir siffler au secours

lorsque les nuits démantèlent
nos journées en chantiers
nos oublis, nos grèves
nos testaments désorganisés
nous avons pensé sans le croire
que la mort ne convient qu'aux autres :

orphelins de ville, cousins de la misère
bedaines de riche, enfants de bidonville
leurs poumons obstrués par le sable
leurs yeux farcis par des rêves
enterrés par un khamsin
oubliés par Sa Majesté

une âme refuse
de se rendre



DIRE QUE Nancy Diallo

Dire qu'il y a quelques années, le mot « pandémie » était tapi derrière un écran de fumée, dans la mémoire de ma génération. Dire qu'avant ce qu'on appelle la « Covid-19 », apprendre à l'aide de Google Classroom était le talon d'Achille d'élèves aux parents bien trop protecteurs.

Dire que les soldats de notre machine médicale n'étaient reconnus que par les patients miraculés.

Dire que nous étions l'éternel Marco du Marco-Polo, autant politiciens que citoyens, par rapport à notre système de santé, ne tenant plus debout, à genoux depuis plus longtemps que les propriétaires de voitures à essence. Nous étions là, dans les coulisses, quand le show *La chute de l'empire québécois* se préparait.

Pourquoi nous sommes-nous laissé dériver sur le fleuve de l'inaction ?

Les pertes humaines ont, malheureusement, réveillé le processus de prise de conscience chez la plupart des habitants de la fleur de lys. Dire que certains scandaient encore, avant cette période de points de presse quotidiens, que les déficits budgétaires étaient « la » chose à régler. Dire que, même après ces années de réunions sur Zoom, de changements sociétaux et d'évolution...

Est-ce vraiment une évolution ? À vrai dire, oui, c'en est une mais nous a-t-elle vraiment fait avancer ? En tant qu'humanité scientifique, sans aucun doute.

En tant qu'humanité altruiste, je ne pense pas. Pour sortir l'humain de sa nature cupide, il faudra que l'on soit plus ébranlé que par « l'ennemi invisible de Donald Trump ». Il faudra quelque chose qui a le choc d'un tremblement de terre, mais aussi l'impact psychologique qu'a un premier enfant sur la vision du monde de ses parents.

L'ÎLE HATTERAS

Maryka B. Proulx

À califourchon sur toi ma balançoire aquatique
Des spaghettis de méduse assaisonnent nos mollets
D'un peu de piquant nos cris de petites filles soupe au lait
Pétales de rire protégés par leur calice

Dans mes yeux demi-lune
La Salière enfante la douceur de l'imperceptible
Sans craindre que la mer se défasse de ses nœuds
Les dunes se font écraser par les esprits pressés

Après les draps d'hôtel et les beaux paysages
Vient le syndrome du voyageur
Je crains de ne plus jamais me satisfaire de ma piscine
Hors terre c'est l'eczéma du bonheur

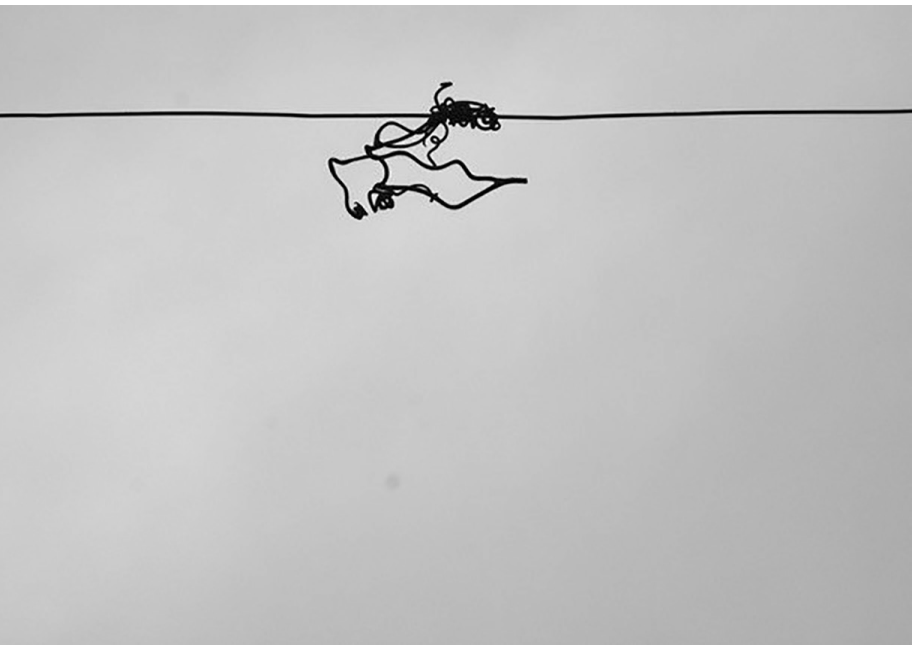
L'Amérique du Nord qui démange mon bras gauche
Je le ponce pour qu'il ne retienne plus la joie
Comme je me coupe les ongles
Pour éviter qu'ils se cassent

Par des giclées de bave
La vue sur des coquillages et leurs cachotteries
Pendant que forment leur armée les graminées
Des bécasseaux font leur épicerie

FUNAMBULE FUNESTE

Bilie LeBlanc

La lourdeur de la brise silencieuse s'impose
le vol des oies, le vol du vert
la plus belle des morts éphémères.
Le goût âpre de la lumière,
la chaleur froide des arbres réverbères
maudit soit le bonheur en enfer.
Le rouge corporel d'automne
l'allure illusoire
saigne sous mes pieds.
Les ruelles se métamorphosent
violemment, les tombeaux se laissent
oublier, attendant le règne du chaos inerte
glacé. Vêtue de mes vices
funambule funeste
j'acclame le corps que je dois céder
aux braises d'Hadès.



SANS TITRE

Alexe Martin

J'ai dit bonne fête
à mon père
fuck it
je cours pus
la tête pleine
de sueur
m'assèche
de sel
m'évapore
de chaleur
expire l'orgueil
inspire le pardon

J'ai dit bonne fête à mon père
ça veut pas dire que j'ai perdu
mais
quand même un peu.

LA GUILLOTINE À RÊVES

Alix Maksymjuk

Tu manges sans savoir ce qui t'habites :
os de poulet
peau des œufs crus
fourrure d'aigles empaillés.

Hyène tu t'encannibalises
tu vis sous terre
déjà enterrée
déjà errante
habillée
de limbes de chair et d'estomac
malmenés par la chirurgie.

Tu dévores tes ovaires
tannée d'être sanguine
tannée que ton sexe te morde sans pitié
tu ne veux pas enfanter
tu ne t'offriras pas d'enfants mort-nés
pour Noël cette année.

Tes yeux sont des boules à mites
des graffitis noyés dans un océan de béton.

La nuit, tu te pends souvent
au cou des gargouilles les plus laides
L'enfer est à tes genoux
sous forme de gales rouillées
de clous kamikazes.

La femme-martyre
elle te suit
elle s'est noyée
dans la sécheresse de tes jours fous.

Tu rêves de bombes dans ton condo
elle rêve de condoms étanches.

Tes yeux sont arrachés à leur vision du monde
elle aime penser que la météo a un visage.

Tu tombes du ciel
pareille à un mannequin violé par la radioactivité
elle tombe d'un château à huit étages
après y avoir mis le feu.

Tu es dans le sous-sol
déjà enterrée
terrée dans tes couches pour adultes sales
tes heures d'abstinence s'allongent
la liste d'épicerie grandit
elle écoute ton ventre grondant.

À ta mort
on te prescrit une crème pour tes poumons
carbonisés
tu as toujours eu une faim torrentielle
les mains cactus sèches
corps épinglé par le désir et la rage.

Enfin elle a pris ta place
elle a mangé tes poubelles
ton courrier
tes petites habitudes.

Elle t'a maquillée
sur les clichés pris lors de tes divers suicides
elle s'amuse dans les égouts
s'enfonce pieds nus dans tes cendres
quelque part entre les rats poisseux.

Les néons rouges
cachent ses sourires tristes
autour d'elle
tes restes cannibales
tes restes de pute sauvage
tes restes grugés par la maladie de l'amour
la hante.



GUÉRISON

Félix Beaudet

J'ai besoin de ce voyage
me défaire de chaînes, ouvrir la fenêtre.
Ennoué en moi-même, j'ai oublié d'être.
C'est d'un gouffre imaginé dont je dois m'enfuir
au plus vite !

...

M'y voilà ; je tombe ; il y fait noir, j'ai peur. Mon cœur est au ciel, mes yeux dans l'abysse, ma tête, elle, s'enfonce dans les entrailles du monde. Je descends à toute vitesse, conscient.

Perte de raison.

Je ris.

Je vais tomber pour toujours, quelle folie !

J'arbore un grand sourire, je fronce les sourcils, je prends l'abîme en défi. Il accepte. Puis gronde.

Un grand vent se lève, me fouette tout entier, mes vêtements s'arrachent, je pleure. Je sens soudain la présence du diable, il me scrute *inside and out*, il éclate de rire. Honte. Colère. Je tombe toujours, je crie aussi, je me tords, comme pour mourir. Son rire résonne.

Sur les parois qui m'entourent se dresse une forme, le diable apparaît : c'est une diablesse. Elle me crie des horreurs, se déshabille.

Je bande ; elle rit ; je meurs.

Ma chute s'arrête, je suis dans une pièce. Je sors : un escalier. Je le descends. À sa fin : une porte ; je l'ouvre, la diablesse est là ; elle me regarde.

Elle s'avance, me donne un livre, il s'intitule : *Moins que rien*. Je lis la première page, je comprends, c'est le recueil de mes regrets.

Je le lis en entier. Je pleure ; elle rit ; je meurs.

Je lui saute à la gorge, elle rit plus fort, je la frappe, lui hurle au visage, elle rit encore plus fort, je lui arrache le cœur toujours battant. J'y vois mon reflet. Elle rit plus fort que jamais.

Je fuis à toute vitesse. Essoufflé, je prends une pause. À ma droite se trouvent une table, un papier : *Traité d'amour inconditionnel*. J'y estampe le cœur dégoulinant et chaud.

Je descends. Plus bas, une autre table, sur elle une feuille, il y est écrit : « Trêve de combat interne, unification des forces. »

Je l'ensanglante.

Je continue. Une autre pièce, à l'intérieur : une table, puis une feuille, puis un stylo. Je m'installe et j'écris.

Pardon à moi-même pour tout ce qui ne marche pas.

LES POISSONS

Salma-Lou Najari

Je regarde la lune
C'est elle qui influence les marées

Et si on n'y était plus ?
Sur terre je veux dire
Et si la lune nous noyait tous
Avec une grande vague ?

Ceux qui lisent
Et ceux qui rient

Ceux qui font l'amour
Et ceux qui baisent

Ceux qui comptent
Et ceux qui *feelent*

Ceux qui arrosent du basilic pour une salade

Les poissons nous mangeraient

Grâce à la lune
Ils auront des émotions
Les poissons amoureux
Jouiront de leur bien-être
Mais à cause de la lune
Les poissons au cœur brisé
Souffriront d'un mal atroce

Les poissons-clowns feront du *stand up comedy*
Personne ne rira
Ils boiront leurs émotions et leurs échecs
Les hippocampes mâles souffriront de dépression post-
partum
Les baleines se compareront aux dauphins
Elles ne mangeront plus
Les crabes feront de l'anxiété
Les orques orchestreront une dictature
Les planctons se multiplieront à cause du jeûne des
baleines
Les pieuvres, les bélugas, les requins se sentiront envahis
Les orques prendront les choses en main
Les planctons subiront une extermination de masse

La lune les regardera faire la guerre, tomber amoureux,
rire et surtout pleurer
Le niveau de l'eau augmentera chaque année
À cause des poissons et de leur humanité



RÉVEILLE-TOI

Florence Tardrew

Treize heures, endormie à mes côtés tu me fais dos
Une épaisse lumière pénètre les rideaux
J'ai terminé mon livre depuis un moment déjà
Assise au cœur d'un lit immobile, je me sens las

Radiohead comble la pièce, m'étouffe davantage
Vider ma tête en journal, jamais assez de pages
Ouvrir les fenêtres, danser, voilà que je rêve
D'un soupir pénible ; tu me fais maintenant face

Tes traits délicatement tracés par le soleil
La ligne de tes lèvres, encore gorgées de sommeil
J'ai besoin de t'embrasser, de te dire que tu es belle
De te goûter pour m'assurer que tu es bien réelle

Un bouton de rose, telle une fraise délectable
Sur ta bouche évoquer un baiser ineffable
Petit relief, un fossé au-dessous de ton nez
Y déposer un doigt ; d'une caresse le combler

À ton réveil, pourrais-je te rendre témoin de mon amour
De retour au silence, j'observe les alentours
Le visage serein, tu dois sans doute rêver
Je m'en vais, je t'ai trop aimée pour te réveiller

MEMENTO MORI

Oscar Harimanana

Un homme regarde le temps s'écouler. Une seconde de moins. Une minute de moins. À quand les heures, à quand les jours ? À quand la fin ? Il a fermé les rideaux. Il fait nuit, de toute façon. Il fait toujours nuit, maintenant. Le jour l'a quitté en même temps que la force de vivre, et il n'a pour lumière que la lueur des bougies à laquelle il fixe la montre au creux de sa main. À quand la fin ? Il voudrait rire, il n'en a plus l'énergie. À quand la fin ? Il entend presque les pas lourds de son bourreau qui approche. Il a tenté de bloquer l'entrée de la chambre, il sait bien que c'est inutile. La mort ne cogne pas. Elle entre, prend et part sans fermer la porte derrière elle. La pièce est silencieuse. Le manoir est vide, ne restent que les battements de son cœur, son souffle saccadé et le son des aiguilles.

Tic. Tac.

Le bruit est sec. Régulier. Il serait rassurant, si ce n'était pas le son de la mort qui avance.

Tic. Tac.

Tic. Tac.

Tic. Tac.

Tic.

Tac.

Silence. L'homme baisse la tête vers la montre. Silence. Les aiguilles ne bougent plus. Ne restent que les battements de son cœur.

Toc toc toc.

On cogne à la porte. L'homme se fige. Tourne lentement la tête vers l'entrée de la pièce.

— Qui... qui est là ?

Sa voix n'est qu'un murmure. Une plainte tremblante, suppliante. Pathétique.

Toc toc toc. On cogne à nouveau, de façon plus insistante, cette fois. Il fixe la porte, tente en vain de se convaincre que ce qui se trouve de l'autre côté ne lui veut aucun mal. *Toc toc toc.* L'homme sursaute. Les bougies s'éteignent. On cogne à nouveau. On veut entrer. On ne partira pas. Le voilà maintenant plongé dans les ténèbres. Il recule. Un pas, deux pas, il trébuche et tombe à la renverse. La poignée tourne. Il n'entend personne entrer, mais il sait qu'elle est là.

J'AI PEUR

Ariane Legagneur

Il fait sombre.

Le vide si plein obstrue mes alentours, ma vision inondée d'une terreur bleue qui s'étale au-delà du néant. La Mort est là. Elle me regarde d'un œil séducteur, mais ne fait aucun mouvement pour m'approcher. Ma respiration disparue l'en empêche peut-être.

Le silence résonne si fort que j'entends ses murmures à l'entrée de mon oreille sourde.

Mes mouvements glissent lentement, doucement sur le vide. Je n'en fais aucun. La frayeur d'attirer une attention horrifiante est trop angoissante. Comme si je retenais le souffle que je n'ai pas.

La surface s'est perdue entre le haut et le bas. Elle refuse de m'aider, de m'appeler, de chantonner mon nom d'une tendre mélodie enivrante telle une sirène guidant les âmes égarées vers le mauvais chemin.

Je crois qu'elle m'a oubliée. M'a laissée à mon sort qui n'est ni vie, ni mort. Reste l'impuissance face au vide qui m'engloutit, qui me tire tendrement, méchamment, vers l'inconnu. Sans aucune pitié, qu'il ne possède pas. Qui me condamne à un destin qui n'aurait pas dû être mien.

Cette vaste étendue de rien. Qu'a-t-il de pétrifiant ?

Tout.

Toute l'immensité couverte, mais nue à la fois. Tout ce qu'elle n'ose pas raconter, et même le peu qu'elle a à dire. Tout le contrôle qu'elle nous arrache avec une aisance irritante, déroutante, effrayante.

Bouger.

Respirer.

Me réveiller de ce cauchemar qui hante mon regard clos —

DU MAURIER

Thomas Lalande

Tu es le tabac qui refuse de griller
Qui me sauve par son entêtement

Tu respires
À même l'essence
De quoi siphonner le monde qui t'avale
À grands poumons
Pour tout l'étaler sur tes lèvres
Que tu m'offres à l'occasion
Froides et mièvres

Tu fais la guerre aux peupliers
Qui en perdent leur âge
Qui te regardent de haut
Tu fais l'amour à tes larmes
Dans lesquelles tu nages
Sur le dos

J'arrive en trop
Trop occupé
À gésir à tes pieds
À me vautrer sur le plancher
À me laisser choir en enfer

Je me plais à exécrer
La fontaine rouillée qui m'abreuve
L'ombre qui pèse sur le bitume
La cendre qui se veut neuve
Le textile qui garde pour lui chaque secret de ta peau
L'encre de ton œuvre

Tu deviens le tabac trop séché
Cancérogène jusqu'au filtre
Endimanché de mauvais papier
D'autant plus combustible

Tu deviens le tabac ardent
Consommé comme consumé
Le *king size* qui s'épivarde dans l'air
À peine couché entre mes dents

Tu es devenue ce qui se jette
Et j'ai fini ma cigarette.

SI J'AVAIS SU

Catherine Leblanc

Que pour Google « il m'a frappée » et « elle m'a frappé » se rapportent tous deux à la faute de l'homme
Que 85% des hommes veulent résoudre leurs difficultés seuls
Et que 60% d'entre eux refusent de demander de l'aide
Qu'à chaque suicide fait par une femme, il y en a trois par des hommes

Que tous les garçons que je connais ont déjà pensé à s'enlever la vie
Et que tous ceux qui s'y sont essayé gisent désormais sous un oreiller de pierre

Si j'avais su
Que mon voisin souffrait à travers les silhouettes
Comme mon ami qui pleurait emprisonné par les rayons de la Lune
Que mon frère se lacérait la chair avec un copeau de bois
Comme mon père qui ne s'est jamais fait étreindre que par le vieux boyau du jardin
Que tu hurlais
Avec pour seule corde vocale le signet de soie de ton cahier écorché

Mes paupières se seraient envolées. S'entrecroiseraient alors
L'homme et le garçon, l'écrivain et l'ingénieur, le stylo et le papier, le poème et le cri

Pour ne laisser que
La ligne
Qui nous sépare.

« À toi »



Not Pass here



GEIGNEMENT

Victor Aymé Lesage

Assis, au milieu d'une salle vide, entre un apaisement et un mâchement de gomme boitant, venant chercher une ronde de lamentations au plus profond des pores sales de ma peau, j'écris ces simples lignes pour me détendre. Disons que je ne me sens pas à ma place, parmi cette foule d'hères rampant sur cette longue plaque de marbre vide, cherchant désespérément quelque chose à picorer le temps d'une creuse pensée qui finira inévitablement par se perdre au milieu du temps, sans imbiber quoi que ce soit.

Alors, j'écris ma salive sur ces lignes de carnet fait de papier plus industriel que l'art d'aujourd'hui, afin d'oublier un temps cette faille trônant, fier, dans le sein de mon être, que je ressens constamment, surtout lorsque, dérangée, elle viole mon âme par cette douleur qu'elle me laisse, m'annonçant perpétuellement mon déchirement prochain. Elle me forcera à me lever de cette chaise vissée à cette flaque morne et me poussera à créer des mots qui trancheront les yeux de mes soi-disant congénères qui ne font qu'écouter, se laissant oublier avec leur temps. Mais je ne fais rien ; j'attends, je mens, dans cette salle. Et je pleure de l'encre, ne sachant que faire, subissant cette ère. Je ne suis qu'un étudiant qui se cherche et qui se fait attaquer par le ton maussade de ses propres larmes.

Ma faille essaie toujours un peu plus ; elle me plie toujours un peu plus. Un peu plus de tout, ou un peu moins de tout — je ne sais pas — me reposerait. Un peu plus de vie ? Non, je ne veux plus ressentir. Un peu moins de vie ?

Ça me semble plus confortable. Un peu plus de sang? Non, quoiqu'il serait divertissant de voir le sang de cette époque déborder des égouts et inonder notre monde avant de s'évaporer dans le temps, comme nous tous. Un peu moins de sang? Non, mes veines ont soif de vie, mais je n'ai pas envie de cette vie ; elle me ronge, mais sans elle, rien ne me rongerait ; je serais trop ennuyé.

BOUFFÉES

Teodora Radicevic

L'aube s'est levée, mais tu ne lui trouves rien. Tu te débats dans ces flots qui t'emportent malgré toi. Correspondance entre l'eau et la surface ; aucun souffle. Bientôt avalée par les tréfonds des marées, tu n'apercevras plus l'horizon au-dessus de toi. Tu te bats contre ton propre sort. Inévitable, inéluctable. Tu bois, tu avales par résignation, par abandon, comme si ce n'était rien. Cette pression sur toi se prolonge, cet air qui te manque si cruellement. La surface n'est plus l'équilibre. Tes repères s'effacent comme le paysage flou qui surplombe ton âme. Combien de questions sans réponse t'auront engloutie ? Tu ne le sauras sûrement jamais. De toute façon, tu te sais déjà submergée. Tu sais. Que le vide qui t'emporte, comme le courant emporte l'eau, t'emplira. Tu essaies malgré toi d'imaginer que cette lueur, cette goutte d'espoir qui parfois se perd en toi, saura te ramener vers l'horizon que tu as perdu. Que tu t'abandonneras au calme des marées comme le jour qui naît devant toi. Près de toi. Sans et avec toi.

L'aube s'est levée, mais tu ne la vois pas. Tu t'éloignes d'elle, tu ne l'écoutes pas. Elle murmure doucement, sans hausser le ton de sa voix. Quand tu seras prête, tu te pencheras vers elle. Tu la laisseras te dire que ça ira. Que ce n'était que le début, que la journée saura prendre soin de toi. Que le soleil de midi séchera tes larmes, que de l'eau ta tête enfin sortira.

L'aube n'est plus, l'aube est partie, l'aube t'a dit « à demain ».

Le jour est là.



DÉTRICOTER SA VIE

Léa Hains

De fil en aiguille,
Je tisse mon filet, mon mode de survie,
Attention aux piqûres,
Fossilisée, sous trame de torture,
Mon âme, fissile jeune fille,
Détricotée, la voici qui s'enfuit.

La corde au cou, l'excellence m'a mise à genoux,
Émaciée, momifiée, j'ai perdu l'appétit,
Nouée, déchirée, trophée de la maladie,
Ma vie est un mirage ; ligotée, elle est prise en otage.

Fouillis en série,
Funambule du fil égaré,
Esquisse d'un tumulte de cris,
Ces ciseaux pour béquilles,
Des chiffons pour bandage,
En pleine comédie,
Voici ma ligne amaigrie.

LE TEMPS

Marillalys

Le temps s'écoule et se déroule sans s'arrêter
file sans laisser le temps de se poser
regrets pas regrets celui-ci incite à progresser
il passe et nous dépasse sans se fatiguer
indifférent il est là pour éviter qu'il n'y ait plus d'années
obligeant à s'enrichir du présent

Le temps n'aime pas que l'on se fige ou que l'on se noie
il dégèle et oblige à se mouvoir
fait couler les bonnes occasions
le temps offre à la vie les saisons du bonheur
il fait vivre et expérimenter
confectionne les souvenirs et les fous rires

Le temps fait oublier et pardonner
encaisse les « si j'avais » et les regrets
peut autant offrir une seconde chance
il nous enseigne, nous sort de l'enfance
améliore ou détériore
néanmoins le temps avance...

LIGNE DE FUITE
Mariane Lebeau

Tourner autour du « . »
Vide - Rond
Comme ma ligne de vie

Main - pied gauche
Titubant aveugle - Je
Tâtonne - Tremble ma Voix

Le trait est mon ancre
Indélébile - Ligne courbe
Cicatrice manuscrite

S'écrire -

COUP DE GRACE POUR ACHEVER LA CRÉATIVITÉ

Nelson Étienne Holland

Enchaînons les artistes de tous médias ayant cédé à la fainéante paresse propre au déserteur. Ceux qui, incapables d'originalité, réutilisent des concepts créatifs en y ajoutant une nouvelle frivolité, recette périmée de l'art postmoderne. Ces artistes qui aspirent pourtant à la nouveauté obscurcissent, voilent la gravité du crime que je m'apprête à commettre.

Ce crime, le voici : moi, leur bourreau, enragé par la redondance de l'ère postmoderne relâche la corde, enfonçant la lame du couperet dans le cou déjà frêle de l'originalité. Rendu fou par la répétition des créations contemporaines, méprisant ma naissance postcréativité, j'ai mis un terme à cette qualité de l'homme, achevant ainsi la période glorieuse de l'humanité.

Je suis un assassin. Mais mon délit s'est produit dans un contexte métaphysique et est donc impossible à repérer, même que personne ne semble vraiment remarquer qu'un crime a été commis. Non, l'homme reste calme dans son ignorance, dans ses plaisirs rustiques, ne faisant jamais constat du dépouillement de notre nature résultant de mon acte. Une humanité à court d'idées fut achevée par un être écervelé, qui devint meurtrier par déclaration. Nietzsche écrivait : « Dieu est mort et c'est nous qui l'avons tué. » Maintenant, à mon tour : la création originale est morte et nous, par l'érosion, l'avons tuée. Une autopsie pouvant expliquer la maladie exacte dont souffrait l'originalité est au-dessus de ma fonction de bourreau ; tout ce que je peux affirmer avec certitude est qu'elle était mourante et qu'asséner le coup de grâce devenait la seule solution éthique.

L'humanité a su tirer profit de l'art, le conduire au summum de ses disciplines respectives. Le résultat, malheureuse conséquence de notre succès artistique antérieur, est que le muscle créatif s'érode depuis des siècles ; notre culture est à un besoin critique de renouveau.

Et il est juste, quand un cœur ne bat plus depuis cent ans, de cesser le massage cardiaque et de se concentrer sur une solution plus drastique ; il faut un défibrillateur, le gros choc qui ravivera nos institutions culturelles. Espérons restaurer notre gloire avec un réveil littéraire, artistique ou autre, mais, en attendant, mieux vaut pleurer l'absence d'originalité que de se pavaner dans les progrès médiocres et léthargiques que nous vivons actuellement. Le décret est sans équivoque : la création originale est morte, longue vie à ce qu'elle a produit !



5 juin 1923

[...] la question à laquelle je voudrais avoir réponse est celle-ci : Pensez-vous qu'on puisse reconnaître moins d'authenticité littéraire et de pouvoir d'action à un poème défectueux mais semé de beautés fortes qu'à un poème parfait mais sans grand retentissement intérieur ? [...]
C'est tout le problème de ma pensée qui est en jeu.
Il ne s'agit pour moi de rien moins que de savoir si j'ai ou non le droit de continuer à penser, en vers ou en prose.

Je me permettrai un de ces prochains vendredis de vous faire hommage de la petite plaquette de poèmes que M. Kahnweiler vient de publier et qui a nom : Tric Trac du Ciel.

- Antonin Artaud



le bruit des choses heurtées